

# Le billet

Autor(en): **Frey, Pierre**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Tracés : bulletin technique de la Suisse romande**

Band (Jahr): **137 (2011)**

Heft 09: **Maison de l'écriture**

PDF erstellt am: **11.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-154187>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

# LE BILLET

Epesses et Lausanne, ce 26 mars 2011

Bien cher Vincent,

Merci de la très belle « visite de printemps » que vous nous avez offerts, le maître de l'ouvrage et toi, de ce qui est désormais bien plus que le chantier de la Maison de l'Écriture. En quelques lignes, je voudrais te faire part de mes observations. En offensant l'ordre que commande en principe la pédagogie, mais que l'amitié autorise à inverser, je commencerai par deux observations critiques.

Ce fut une déception pour moi de constater que la modeste rampe d'ampoules que j'avais vue il y a plusieurs mois, avait conservé sa valeur métaphorique pour expliquer tes intentions s'agissant des éléments que tu entends suspendre sous ta canopée. J'y reviendrai. Décevante également ta réponse aux questions répétées des décideurs qui te mettaient en demeure de nous dire comment tes boîtes accrochées allaient fonctionner dans la réalité ; ton embarras était sensible, j'en étais peiné. Pour Jacques Lacan, « le réel, c'est ce qui ne se contrôle pas » ; or l'architecte élabore et construit du réel, au nom de quoi devrait-il se trouver obligé d'en assurer le contrôle ? Et à l'avance qui plus est !

D'autant plus que, tu t'en souviens sans doute, pour Christopher Alexander, une architecture se juge à la quantité de vie qu'elle est capable de générer. En d'autres termes, à l'étendue ou à la profondeur de l'imprévisible, de l'incontrôlable qu'elle saura faire exister.

Mais je veux revenir à la visite du site. Parvenu sous la canopée, j'ai regretté aussitôt de n'avoir pas pris le temps d'assister à l'enlèvement de l'immense échafaudage, pour ce qui devait être perceptible, au fur et à mesure de son démontage. Ce devait être comparable aux rochers qui se dévoilent quand la mer se retire, ou à une sorte d'inverse de la mise à l'eau d'un navire. Vous m'avez fait voir, Aurelio et toi, ce qui m'avait évidemment échappé, à savoir que les colonnes étaient calibrées individuellement, singulière chacune. J'ai adoré la lumière sur l'ensemble pendant la collation, la

superposition des nuages qui se déchirent dans les ouvertures sur le ciel. L'ensemble est vraiment saisissant.

De l'emplacement où était dressé le buffet, le point de vue était parfait, surtout en direction de la forêt. Une question revenait sur le tapis : comment allais-tu accrocher les boîtes ? A propos de tout autre chose, Pascal Couchepin affirmait que « pour avoir les bonnes réponses, il faut poser les bonnes questions ». Tout était dit, incidemment.

Nous devisions, et pendant ce temps, le réel déployait ses effets. En amont, derrière la pinède, mise là par quelque souci paysager, la forêt, son sous-bois, la cime des arbres. Au premier plan, les fûts des colonnes, l'étagement nu des terrasses. L'ordre que commande la structure les distribue de façon analogue à la nature qui distribue le tronc des arbres de la forêt. Le réel se donne à lire dans la continuité entre l'artifice absolu que vous bâtissez et la nature modelée par la main de l'homme de cette forêt. A ce point, mes réflexions plongent dans mes lectures récentes. Francis Hallé, par exemple, avec qui j'ai partagé la soirée de vendredi à Lyon. Il a publié chez Actes Sud des ouvrages magnifiques sur les arbres et sur la forêt tropicale dont il est un des spécialistes les plus pointus (*Plaidoyer pour l'arbre, La condition tropicale*). La canopée, il connaît. Il est l'inventeur du radeau des cimes, cette structure gonflable qui a permis de vérifier la rupture de paradigme qu'il a introduite dans l'étude de la forêt tropicale. Je fais



Fig. 1 : Maquette d'étude (Document Mangeat et Wahlen Architectes Conseils Sarà)

Fig. 2 : Démontage de l'échafaudage sous la canopée (Photo Leo Fabrizio)

court: alors que pendant deux cent ans, nul ou presque ne s'en doutait, tout se passe là-haut. Dans la canopée tropicale vivent d'innombrables espèces dont une grande partie reste à décrire. Selon certains spécialistes, c'est là-haut que les premiers sujets de notre espèce se sont développés, ont vécu. Nos réflexes primitifs et certains caractères de notre morphologie en témoigneraient. La vie dans la canopée est une affaire sérieuse, infiniment complexe. Un caractère singulier est le fait que cette vie « en-haut » se déroule dans les grands arbres et ne se soucie jamais d'en descendre. On naît, on se nourrit, on s'abrite, on se reproduit et on meurt sans jamais quitter ses hauteurs.

Je n'allonge pas, tu dois lire Francis Hallé, de toute manière, à ce point de ma démonstration, ta métaphore est déjà en danger !

Quant à moi, c'est de toi qu'il me faut maintenant parler. Tous en conviennent, tu es un pédagogue littéralement hors

pair. L'intelligence analytique, la culture, la connaissance et, je le disais au terme de ta leçon de l'autre jour, ta capacité à verbaliser les choses de l'architecture sont exceptionnelles. Tu mets l'architecture en mots, et comme ton vocabulaire s'appuie sur une riche syntaxe, que tu conjugues avec virtuosité, tu élabores des structures, des relations, tu bâtis un édifice capable de figurer aux yeux des élèves, des collaborateurs, des clients, l'architecture et ses questions.

Le problème est que lorsque tu te saisiss de la règle et du compas, tu deviens aussitôt quelque chose comme ton propre élève et tu te trouves emprisonné dans tes propres mots, tu es devenu la « Voix de ton maître ». Ci-dessus, la métaphore était déjà mal en point; ici on doit établir comment elle devient carrément menaçante.

En effet, revêtir à la fois le statut du maître et celui de l'élève t'oblige à te confronter à une alternative tragique. Soit tu assumes les deux natures et ton orgueilleux péché te



2

vaudra de brûler, soit tu affrontes ton état d'enseignant et d'architecte et tu choisis entre le verbe, qui est le fait du père, et la chose créée des mains du fils.

C'est à ce point que le réel revient en force. La forêt du Jura ne porte pas cette immensité diverse et vivante de la canopée tropicale, la plupart des espèces vivantes s'y déplacent au sol, votre colonnade la continue, assure la transition avec le cœur de l'édifice, elle est une salle hipostyle. La métaphore est morte, Pierre l'a tué...

Pour relancer le fil conducteur du projet, il faut laisser agir le réel. Mon intuition est que le démontage des échafaudages a dû offrir des idées des volumes que l'ensemble peut contenir. Au sol, au-dessus du sol, accrochés aux colonnes, suspendus aussi. Le fil conducteur se trouve sur le terrain tel qu'il se présente. Ce réel dont on n'a pas le contrôle est en train de le tisser, de l'imposer, rien déjà n'est plus comme avant. Rien n'est plus comme sur les plans, dans les maquettes. Vous avez la possibilité de vous déplacer dans le réel, de vous laisser guider par lui. Pour moi, tout désormais doit répondre strictement aux impératifs du programme et à un diagramme des circulations. Il faut abandonner la circulation supérieure; cette chose jamais dans l'histoire de l'architecture n'a fonctionné. Sauf peut-être à Florence au Palais Ducal, aux Offices parce que les maîtres ne voulaient pas se mêler à ceux dont les pieds allaient dans les rues.

En amont de la bibliothèque, il faut loger les «quartiers» avec leurs services et leur simples, modestes circulations. Des endroits où on se croise, se rencontre ou s'évite, où l'on flirte ou pas, arrive ou se retire, c'est selon. Ces «quartiers», entre cinq et sept peuvent s'étager, s'enrouler autour des

colonnes, s'élever ou simplement se surélever par rapport au sol, même se suspendre. Mais la circulation doit rester en bas, comme il se doit dans la forêt des zones tempérées, on pisse dans le jardin ou dans une simple cuvette raccordée aux canalisations. Rien de plus simple.

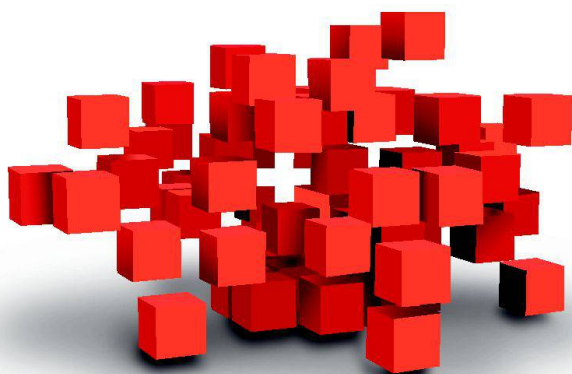
En aval, on peut imaginer une réserve constructible pour une «passerelle» (au sens de la marine s'entend), des fonctions qui se développeront au fil des ans; mais on se tiendra toujours à un plan de circulation rigoureusement simple. La surface de référence en sera le plancher des vaches!

Tu dois me laisser, à ce point, le bénéfice du «droit à l'erreur». Je ne prétends en aucune manière me substituer au détenteur des prérogatives du projet. Je voudrais simplement te faire partager ce que j'ai appris dans la conduite de chantiers lents. Ils sont conditionnés dans mon cas par des impératifs d'économie, par leur nature de restauration, mais ils m'ont permis de découvrir qu'aucune représentation ne sert véritablement l'architecture. Toutes vivent leur propre vie, opèrent selon leur logique dans le champ qui leur est propre. C'est ce qui fait leur attrait et qui conduit à leur fétichisation. Ton idée de canopée a permis le projet, elle a survécu aux représentations nécessaires au chantier, à la matérialisation. Elles doivent laisser désormais le champ libre au réel qui ne se laisse pas contrôler. Laisse agir et reprends ensuite.

J'aime profondément l'amitié qui nous lie, elle ouvre le champ de l'expression libre et complète. Elle démultiplie, enrichit nos vies.

Je t'embrasse. Pierre

Pierre Frey  
Sur la Place, CH – 1098 Epesses



# SUISSE PUBLIC

Exposition suisse pour les collectivités publiques

**Berne, 21–24.6.2011**

Site d'exposition Berne | [www.suissepublic.ch](http://www.suissepublic.ch)

Economisez avec l'offre RailAway CFF.



SBB CFF FFS



Patronage

